

Présentation de l'éditeur



Le 6 mai 1945, un rabbin polonais arrivé avec l'Armée rouge prie avec les Juifs de Berlin; deux ans plus tard, on célèbre le premier mariage entre deux rescapés de Ravensbrück: dès la fin de la guerre, la vie reprend ses droits au sein de la communauté juive de l'ancienne capitale du III^e Reich... Où les survivants de l'Holocauste ont-ils trouvé la force de se remettre à vivre dans le pays même qui a mis en œuvre la Shoah?

Ce livre relate ce combat douloureux et fier. À la croisée de l'histoire allemande des cinquante dernières années, il raconte comment la communauté juive de Berlin est parvenue à se reconstruire malgré le Rideau de fer, la vague d'antisémitisme de 1953 en RDA et, plus tard, la construction du Mur. Sans gommer la différence de régime entre les deux Allemagne, Laurence Duchaine-Guillon rappelle que les Juifs de Berlin, trop longtemps séparés par le Mur, partageaient les mêmes valeurs et le même désir de renaissance. Dépassant les récupérations idéologiques, mais aussi les clichés d'un judaïsme « triste et délabré » à l'Est opposéà celui, « pimpant et astiqué »,de l'Ouest, elle retrace l'étonnante vitalité de la communauté juive d'Allemagne qui finit, elle aussi, par se réunifier.

Laurence Duchaine-Guillon est actuellement maître de conférences en civilisation allemande à l'université de Paris-Ouest Nanterre La Défense. Ses travaux portent sur les rapports des Juifs dans les deux Allemagnes

La vie juive à Berlin après 1945

Laurence Duchaine-Guillon

La vie juive à Berlin après 1945 Entre Est et Ouest

CNRS ÉDITIONS

15, rue Malebranche - 75005 Paris

Das besonders Unheimliche ist die Gewöhnung an das Widernatürliche « Le plus inquiétant est que l'on puisse s'habituer à ce qui est contre nature. »

A. Kantorowicz, *Deutsches Tagebuch* (I, 1978, p. 446)

Table des matières

Préface de Dominique Bourrel	
Introduction : Les Juifs de Berlin entre Guerre froide et mémoire de la Shoah	
CHAPITRE PREMIER: Renaissance et division (1945-1953)	2
Renaissance d'une communauté décimée	4
« Au commencement était Auschwitz »	4
Des survivants miraculés	4
Des tragédies variées	
Les étapes d'une renaissance	
L'épisode des « DP's »	4
Une communauté en grande détresse	(
Le rôle essentiel des organisations d'aide	(
Un manque chronique de moyens	(
L'exaltation de la solidarité	-
La place du spirituel et du culturel	_
Entre liquidation et (re)construction	,
La tentation de la « liquidation »	,
Le choix de la construction	;
Reconstruction ou création « ex nihilo » ?	:
Neutralité et unité impossibles	;
Le mythe de l'égalité entre les nationalités	
L'illusion de l'égalité religieuse	9
Une neutralité politique irréaliste	9
Une réelle lutte commune contre l'antisémitisme	9
L'inexorable division	9
Le choix entre l'Est et l'Ouest	10
Premiers signes d'éloignement	
« L'année noire » 1953	1

HAPITRE 2 : Démographie d'une population dé	cimee
Des tendances démographiques opposées	
Un déséquilibre patent dès 1953	
Stabilisation et déclin : facteurs explicatifs	
Une population très hétérogène	
Un bilan sans appel en 1990	
Deux communautés marquées par l'âge	
Le vieillissement et ses conséquences	
L'obsession de la survie	
Une jeunesse qui fait défaut	
Le conflit de générations	
Rapports hommes-femmes au sein des Communau	ıtés
Évolutions démographiques contrastées	
Le problème des mariages mixtes	
Rôle des femmes dans la communauté juive	
Une situation sociale toujours préoccupante	
Persistance du rôle social des Communautés	
	áaia
Peu d'actifs, concentrés dans des secteurs bien pro	ecis
Traumatismes et séquelles	
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face Deux communautés « unitaires » Élections et démocratie Des moyens très inégaux	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face Deux communautés « unitaires » Élections et démocratie Des moyens très inégaux Relations avec les institutions juives centrales Lieux juifs dans les deux Berlin Les cimetières Les lieux de culte Les lieux d'enseignement et d'étude Les lieux de sociabilité Un cas particulier: l'Hôpital juif	s un Berlin
Traumatismes et séquelles	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face Deux communautés « unitaires » Élections et démocratie Des moyens très inégaux Relations avec les institutions juives centrales Lieux juifs dans les deux Berlin Les cimetières Les lieux de culte Les lieux d'enseignement et d'étude Les lieux de sociabilité Un cas particulier: l'Hôpital juif Relations religieuses entre les deux Communautés De l'indifférence	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face Deux communautés « unitaires » Élections et démocratie Des moyens très inégaux Relations avec les institutions juives centrales Lieux juifs dans les deux Berlin Les cimetières Les lieux de culte Les lieux d'enseignement et d'étude Les lieux de sociabilité Un cas particulier: l'Hôpital juif Relations religieuses entre les deux Communautés De l'indifférence au mépris	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face Deux communautés « unitaires » Élections et démocratie Des moyens très inégaux	s un Berlin
Traumatismes et séquelles HAPITRE 3: Institutions communautaires dans divisé Deux institutions face à face Deux communautés « unitaires » Élections et démocratie Des moyens très inégaux Relations avec les institutions juives centrales Lieux juifs dans les deux Berlin Les cimetières Les lieux de culte Les lieux d'enseignement et d'étude Les lieux de sociabilité Un cas particulier: l'Hôpital juif Relations religieuses entre les deux Communautés De l'indifférence au mépris	s un Berlin

Diversité des orientations religieuses	
Le poids de la sécularisation	
Les Juifs de Berlin : orthodoxes, conservateurs ou libéraux	
Un manque d'identification à l'orthodoxie	
L'épisode Adass Jisroel, curieuse « intrigue de cour avec H	one-
cker dans le rôle principal »	
La rupture entre les Communautés et leur base	
« Crépuscule des rabbins » et âge d'or des « fonctionne	
juifs »	
Déceptions de part et d'autre du « rideau de fer » : autoritar	
et archaïsmes	
Une atmosphère familiale?	
La recherche d'alternatives à la Communauté	
HAPITRE 4: Les Juifs de Berlin face aux idéologies et	
pratiques politiques	
Le statut des Juifs en RFA et en RDA	
La « double mémoire » allemande	
L'étonnante similarité des Constitutions	
« Judentum im Sozialismus » ?	
Les Juifs face à « l'État-Globke »	
L'ambiguïté des réparations et compensations	
Entre loyauté et instrumentalisation	
Profession de foi antifasciste et adhésion distancée à la de	émo
cratie occidentale	
Des Juifs patriotes?	
Traditions d'« amitié » entre les Communautés Juives et les a	ıuto
rités	
Des Juifs courtisés et instrumentalisés pour les besoins à	
Guerre froide	
L'« épidémie commémorative » de 1988	•••••
Entre intégration	
Gardiens du souvenir, avertisseurs et experts en « relat	tions
publiques »	
Reprise du dialogue judéo-allemand	
Présence des Juifs dans la sphère politique	
Présence des Juifs dans la sphère médiatique	
et marginalisation	
Persistance de l'antisémitisme	
Un phénomène nouveau : le philosémitisme	

Un sentiment d'étrangeté partagé	
Dissidence à l'Est comme à l'Ouest	-
CHAPITRE 5: Une nouvelle culture juive?	2
Le grand vide culturel juif dans les deux Berlin	2
Une « culture née des ruines »	1
Des traces effacées	-
La « muséalisation » d'une culture	1
Une « culture juive sans Juifs »?	1
Des programmes culturels à la fois similaires et différents	1
La revivification du Panthéon judéo-allemand	-
Des références culturelles conditionnées par le politique	1
Une pauvreté culturelle difficilement masquée	1
Contacts avec la culture juive israélienne	2
Figures d'artistes et d'intellectuels juifs dans les deux Berlin .	1
« Inventaire »	1
Les « Cassandre »	
Les « exilés »	
Les « engagés »	
Les « dissidents »	
Traces de l'héritage judéo-allemand entre Est et Ouest	
Une réincarnation de la culture « juive-allemande » à l'Est?	
Désarrois des derniers « Juifs de culture » à l'Est	
Réévaluation de la « culture juive » de Berlin-Ouest	4
Une culture judéo-allemande transcendant le clivage Est-Ouest ?	4
Les jalons d'une culture judéo-allemande « réunifiée »	4
Conclusion	
Annexes	4
Chronologie Est-Ouest des événements marquants pour les Juifs	
à Berlin	
Lieux juifs dans le Berlin divisé	
Chronologie des événements à caractère antisémite à Berlin (1945-1990)	
Liste des rabbins ayant officié à Berlin après 1945	
Bibliographie sélective	
Remerciements	_

Chapitre premier

Renaissance et division (1945-1953)

Le constat de base peut paraître banal, mais il n'en est rien : en 1945, il y a encore des Juifs à Berlin, aussi bien dans le secteur soviétique que dans les secteurs occidentaux, même si le déséquilibre est patent dès le départ¹. « Nous sommes là ! », clame R. Ch. Schneider². La mention même de cette existence n'a cependant rien d'une évidence. Ainsi, Goebbels, pour qui la destruction des Juifs de Berlin était une affaire personnelle, avait qualifié la ville de « *judenfrei* », littéralement « libérée » de ses Juifs³ dès le 19 mai 1943⁴. La présence d'un reste – si infime soit-il – de population juive prouve l'échec de la « solution finale ». Les Juifs « échoués »⁵ à Berlin après la Shoah incarnent une extraordinaire tension entre anéantissement physique et moral, traumatismes et résignation d'une part, et une incroyable volonté de vivre et de reconstruire d'autre part6.

À vrai dire, il est assez difficile de se représenter l'ampleur de la perte et la situation catastrophique des survivants juifs : quelques

^{1.} Selon les statistiques de la Communauté Juive, il y avait, au 1^{er} avril 1946, 4954 Juifs dans les secteurs occidentaux, contre 2868 dans le secteur soviétique de Berlin (CJA, 5A1, Nr. 0003).

^{2. «} Wir sind da! », Juden in Deutschland nach 1945, Cologne, Hörverlag, 2000. Il reprend le slogan que scandaient les résistants du ghetto de Varsovie en yiddish (« mir senen do »).

^{3.} Un autre terme répandu dans le discours national-socialiste est « *judenrein* », qui exprime l'idée d'une purification.

^{4.} D'après Leonard Gross, Versteckt. Wie Juden in Berlin die Nazi-Zeit überlebten, Reinbek bei Hamburg, Rowohlt, 1983, p. 156.

^{5.} Pour reprendre la métaphore du naufrage, très répandue parmi les témoignages de survivants (Voir par exemple P. Levi, *Les naufragés et les rescapés*, Paris, Gallimard, 1989, traduction d'A. Maugé.) M. Landmann se qualifie lui aussi de « naufragé », qui a eu beaucoup de chance de s'en sortir. *In*: H.J. Schulz (Ed.), *Mein Judentum*, Stuttgart, Berlin, Kreuz Verlag, 1979 (1ère édition 1971), p. 142.

^{6.} De manière caractéristique, l'autobiographie de Klaus Scheurenberg, rescapé des camps de Theresienstadt et de Sachsenhausen, s'intitule : « *Ich will leben* », « Je veux vivre », *Ein autobiographischer Lebensbericht*, Berlin (Ouest), Oberbaum Verlag, 1982.

chiffres et surtout des images nous aideront dans un premier temps à retracer les débuts de leur réorganisation. Puis nous verrons que la dialectique entre résignation et volonté de vivre s'incarne tout d'abord dans le travail social, mais également dans le débat sur les finalités de la Communauté : était-elle promise à la « liquidation » ou devait-elle au contraire être considérée comme une première étape sur la voie de la construction (*Aufbau*) ? Malgré les troubles politiques de cette période, la Communauté a cherché à garder une position neutre, ce qui lui a demandé beaucoup de tact, mais elle n'a finalement pas pu éviter l'inexorable division du monde en deux.

RENAISSANCE D'UNE COMMUNAUTÉ DÉCIMÉE

Bien qu'il s'agisse d'un terme fort, l'adjectif « décimée » est en réalité un bien doux euphémisme pour caractériser la Communauté Juive de Berlin rescapée de douze ans de persécutions. Ce n'est même pas à un dixième de sa taille d'avant 1933 qu'elle s'est trouvée réduite, mais à moins d'un vingtième.

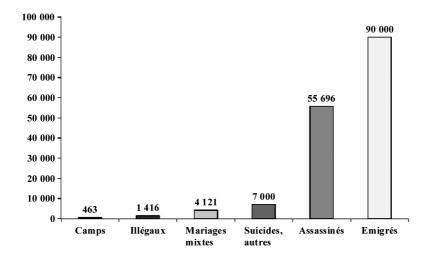
« Au commencement était Auschwitz »7

Le bilan des pertes causées par le national-socialisme au sein de la population juive berlinoise constitue sans aucun doute le fondement essentiel de son identité après 1945, tout rescapé ayant conscience de ne devoir sa survie qu'à une défaillance du système. D'après les données officielles, 55 696 Juifs berlinois ont été assassinés sous le régime national-socialiste entre 1933 et 1945⁸, soit l'équivalent actuel d'une ville comme Chambéry. Pour le rabbin Martin Riesenburger, ce chiffre ne se réduit pas à une banale donnée statistique, il véhicule « les cris de douleur des personnes assassinées, la peine et le deuil

^{7.} D'après la formule désormais consacrée de F. Stern: *Im Anfang war Auschwitz. Antisemitismus und Philosemitismus im deutschen Nachkrieg*, Gerlingen, Bleicher, 1991.

^{8.} Voir le *Gedenkbuch Berlins der jüdischen Opfer des Nationalsozialismus*, Berlin, Hentrich, 1995, un imposant ouvrage de 1400 pages réalisé par la *Freie Universität*,

inextinguible des survivants »⁹; lors du premier office qu'il conduit en 1945, il est surtout impressionné par le nombre des absents¹⁰. Le graphique suivant nous aide à nous représenter l'ampleur de la perte :



Destin en 1945 des membres de la Communauté Juive de Berlin en 1933¹¹

En mai 1945, il ne restait plus, selon la plupart des estimations, que quelque 6 000 ou 7 000 Juifs à Berlin¹²: on mesure donc bien l'étendue de la catastrophe. 96 ou 97 % des Juifs berlinois étaient définitivement perdus pour la ville, qu'ils aient émigré comme la

présentant une succession de noms disposés sur quatre colonnes, et mentionnant les adresses, dates et lieux de naissance, ainsi que le lieu de la mort des personnes (où dominent les « verschollen » et « Schicksal ungeklärt » - « disparu », « destin inconnu »). « Que leurs noms ne soient jamais oubliés ! » Cet ouvrage avance le chiffre de 5990 Juifs encore en vie à Berlin le 31 mars 1945, d'après les statistiques de la « Reichsvereinigung ».

^{9.} M. Riesenburger, Das Licht verlöschte nicht, Berlin, Hentrich, 2003, p. 99.

^{10.} Idem, p. 80.

^{11.} Nous avons réalisé ce graphique en croisant les chiffres de S. Jersch-Wenzel *in*: *Leistung und Schicksal*, Berlin, Berlin-Museum, 1971, p. 25, et R. Rürup, *Jüdische Geschichte in Berlin, Essays und Studien*, Berlin, Hentrich, 1995, p. 12. En 1933, la Communauté comptait environ 160 000 membres.

^{12.} Voir *Weg*, 29.03.1946, p. 3 : il est question, dans les statistiques de B. Blau, de 5100 Juifs au 1^{er} avril 1945, alors qu'en novembre, le chiffre atteint 7000. La fourchette varie considérablement selon les auteurs, signalant la difficulté d'obtenir des chiffres

plupart d'entre eux (plus de 90 000 personnes¹³), qu'ils aient été assassinés dans les camps, ou bien qu'ils soient morts dans d'autres circonstances (il ne faut pas sous-estimer notamment l'importance du suicide¹⁴).

Dans leur quotidien, les survivants juifs ont respiré des années durant le « parfum d'apocalypse et de néant » planant sur les ruines de Berlin¹5. Par exemple, la communauté juive indépendante *Adass Jisroel*¹6, fondée en 1869, est véritablement détruite à 100 % : aucun survivant n'est recensé à Berlin en 1945¹7. Des quartiers entiers, en particulier à l'Est de la ville, se sont trouvés vidés. Ainsi à Pankow, les quelque 290 survivants n'étaient pas assez nombreux pour invalider la sentence : « la vie juive était éteinte¹8. » Pour les rares survivants, l'existence était bien précaire : nombre d'entre eux étaient les seuls de leur famille à avoir survécu. Le *Weg* du 8 mars 1946 parle de 5 640 foyers pour 7 768 membres¹9 : on voit donc que la plupart des survivants vivaient seuls. De fait, les journaux juifs abondent en avis de recherche, parfois même jusque dans les années 1980²0.

Chez ceux qui sont « restés » domine l'impression de n'avoir survécu que par hasard, alors qu'en toute logique ils auraient dû faire partie du groupe des morts. Les survivants se désignent eux-mêmes comme « ceux qui restent »²¹, et se sentent soit coupables d'avoir

fiables à cette époque. Dans l'ouvrage de Th. Flemming et A. Steinhage par exemple, on trouve le chiffre de 5000 (*Berlin vom Kriegsende bis zur Wende 1945-1990. Jahr für Jahr: Die Ereignisse in der geteilten Stadt*, Berlin, Aron Verlag, 1995, p. 8). L'*Encyclopedia Judaica*, quant à elle, estime leur nombre à 6700, voir l'article « Berlin », tome IV, New York, Macmillan, 1971, p. 639.

^{13.} Weg, 29.03.1946, p. 3.

^{14.} A. Fischer a récemment réévalué l'importance de ce qu'elle appelle le « suicide forcé », in : Erzwungener Freitod. Spuren und Zeugnisse in den Freitod getriebener Juden der Jahre 1938-1945 in Berlin, Berlin, Text Verlag, 2007. Elle parle de 1677 Juifs « suicidés » enterrés au cimetière de Weißensee, revoyant à la hausse l'estimation de Riesenburger, in : Das Licht verlöschte nicht, op. cit., p. 80.

^{15.} J.-M. Palmier, Retour à Berlin, Paris, Payot, 1989, p. 81.

^{16.} Pour plus de précisions, voir chapitre 3.

^{17.} M. Offenberg, Adass Jisroel. Die jüdische Gemeinde in Berlin (1869-1942). Vernichtet und vergessen, Berlin (Ouest), Museumspedagogischer Dienst, 1986, p. 17.

^{18.} Voir I. Lammel, Jüdisches Leben in Pankow, op. cit., p. 289.

^{19.} Weg, 8.03.1946, p. 3.

^{20.} Voir par exemple AG; 26.02.1982, p. 8.

^{21. «} Die Übriggebliebenen » (Dan Diner), « die Bleibenden » (Leo Sievers), « Überbleibsel des Überbleibsels » (Michal Bodemann).

survécu (*survivor syndrome*)²², soit responsables de la mémoire de ceux qui ne sont plus là.

Des survivants miraculés

Dans ces conditions, le destin des survivants apparaît souvent comme un véritable miracle. Ainsi, le Weg ne se complaît pas dans l'énumération des destins les plus tragiques, mais s'efforce d'évoquer les rares événements heureux, comme le retour de Peter Dattel, le plus jeune survivant d'Auschwitz, qui rejoint sa mère à Berlin après des années de séparation²³. Leurs retrouvailles, fêtées publiquement, deviennent le symbole de la possibilité d'une renaissance et attestent que la vie juive à Berlin en 1945 est certes « profondément décimée », mais « pas éradiquée », selon les propos d'Arnold Zweig²⁴. Les Gerson, avant survécu illégalement dans le quartier de Treptow, considèrent explicitement leur survie comme un « miracle », « une seconde vie » qui leur aurait été offerte²⁵, ce qui les a décidés à rester dans leur « Kiez »²⁶ pour commencer une nouvelle existence. De même, pour Ilse Rewald, ayant survécu dans l'illégalité pendant deux ans et demi, et considérée comme morte par les autorités, « le 8 mai 1945, [...] je suis née pour la seconde fois »²⁷.

Ce n'est sans doute pas un hasard si le premier numéro du Weg

^{22.} Le « syndrome du survivant » est un concept élaboré dans les années 1960 par des psychologues aux Etats-Unis, visant à expliquer les troubles du comportement des rescapés des camps de concentration. Dans de nombreux cas, les survivants se sentaient coupables de ne pas être morts comme les autres, d'où une dénégation de leur statut de victimes. Un exemple représentatif de ce syndrome est la figure d'Aron Blank dans le roman de Jurek Becker, *Der Boxer*, dont nous avons traité dans *Der Holocaust und seine Folgen in den Romanen Jurek Beckers*, Paris, 2002, p. 11, qui se caractérise par une immense difficulté à parler de lui et de son passé, un caractère extrêmement introverti, une peur viscérale qu'un pogrome ne se reproduise et enfin, une volonté de changer d'identité (prénom, couleur des cheveux, etc.).

^{23.} Weg, 7.02.1947, p. 3.

^{24.} NB, Mars 1961, p. 2.

^{25.} Juden in Treptow, op. cit., p. 202.

^{26.} Terme utilisé dans le Nord de l'Allemagne et en particulier à Berlin par les habitants pour désigner leur quartier, en général relativement excentré par rapport à la ville.

^{27.} In: H. Broder et M. R. Lang (Eds.), Fremd im eigenen Land, op. cit., p. 321.

s'ouvre sur un poème d'Arnold Peyser intitulé « *Bereshith* », qui fait surgir la vie du chaos, dans une nouvelle genèse :

Le monde en ruines
Et le chaos autour de nous! [...]
Taille-toi dans les ruines
Une nouvelle vie²⁸

C'est dans ces années que va progressivement s'imposer une nouvelle définition du Juif, que nous livre le rabbin Nathan Peter Levinson, en bon élève de Leo Baeck : « être juif, c'est vivre malgré tout²⁹. »

Mais la thèse du miracle se nourrit également d'une tout autre interprétation, de nature politique cette fois : Berlin a été libéré par l'Armée rouge et les survivants juifs voient en elle leur salut. Le mythe du glorieux soldat soviétique qui apparaît alors est promis à une longue vie dans la future RDA. Les Russes se voient associés à la renaissance de la vie juive à Berlin : grâce à eux, « nous étions de nouveau des Juifs », « ils nous ont redonné notre dignité humaine »³⁰, peut-on lire dans le *Weg* lors du premier anniversaire de la libération. Les circonstances de la « chute de Berlin » ont donc créé un lien très fort entre la puissance d'occupation soviétique et les Juifs victimes du nazisme.

Quelle que soit l'origine du miracle, la Communauté met en avant l'inébranlable activisme de ses dirigeants : on nous présente le comité de direction comme le plus jeune et le plus dynamique que la Communauté Juive de Berlin ait jamais connu³¹. Quelques miraculés se mettent ainsi immédiatement au service des intérêts juifs, comme le chantre Oskar Ruschin, survivant d'Auschwitz, un des seuls cadres survivants de la communauté d'avant 1933, qui a transmis son savoir et son expérience à ses successeurs jusqu'à son émigration en Palestine en 1947. Heinz Galinski se voit lui aussi comme investi d'une mission

^{28.} Weg, 1.03.1946, p. 1.

^{29.} Weg, 17.11.1950. On retrouve cette logique du « malgré tout » sous une autre forme chez Rudolf Schottlaender par exemple, qui titre son autobiographie : Un Allemand malgré tout. Ma traversée du siècle, Paris, Honoré Champion, 2003.

^{30.} Weg, 10.05.1946, p. 1.

^{31.} Voir l'article de H. Münzer dans la rubrique « Allgemeine Verwaltung » du Weg du 1.03.1946, p. 3.

et pense n'avoir survécu que pour mettre sa vie au service de la reconstruction.

Participant de cette révérence à la vie, le journal de la Communauté s'attarde volontiers sur les fêtes les plus gaies de la religion juive, Hanoukka et Pourim, dont les comptes-rendus sont souvent assortis de photos d'enfants souriants. Le premier Pessah, célébré entre autres à la mairie de Schöneberg par Joseph Shubow et Herbert Friedman³², revêt une signification particulière: tout comme leurs ancêtres ont été libérés du joug des pharaons en fuyant l'Egypte, les Juifs de Berlin viennent d'être libérés de la tyrannie nazie³³. Les bar-mitsvoth³⁴ et brit-miloth³⁵ y sont également révérées comme de véritables petits miracles. Symbole de la vie qui renaît après le pire, le premier mariage célébré par Martin Riesenburger le 29 juillet 1945 unit deux Juifs qui se sont connus à Ravensbrück après avoir survécu à Auschwitz et enduré la marche de la mort : des recherches récentes ont montré qu'il s'agissait de Julius Meyer et de Ruth Glückmann³⁶. Dès 1948, les annonces matrimoniales font leur apparition dans le Weg³⁷. Ces destins illustrent bien l'étrange paradoxe de la vie juive à Berlin après 1945 : l'impossible, et même l'impensable, s'y est produit malgré tout³⁸, quels qu'aient pu être les doutes, les traumatismes et les rancœurs des Juifs survivants envers l'ex-capitale du IIIe Reich et ses habitants.

^{32.} Rabbins de l'armée américaine.

^{33.} Voir le récit de Harold Chaim Kempner, un soldat juif américain qui s'est trouvé à Berlin de 1945 à 1947, rapporté par Aviva Kempner: « Ein amerikanischer GI hat das befreite Berlin mit jüdischen Augen gesehen. Zeitungsberichte von Harold Chaim Kempner, einem amerikanischen GI », *in*: A. Nachama, H.J. Schoeps (Eds.), *Aufbau nach dem Untergang op. cit.*, pp. 240-241.

^{34.} Weg, 7.01.1949, p. 9.

^{35.} Weg, 3.03.1950, p. 8. (Il s'agit de la première circoncision d'un enfant juif pratiquée dans la synagogue de la Joachimsthaler Straße.)

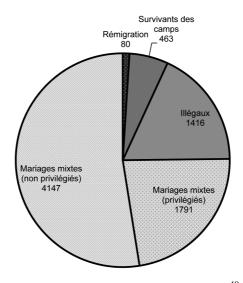
^{36.} Voir A. Weigelt, H. Simon (Eds.), Zwischen Bleiben und Gehen, op. cit., p. 7.

^{37.} Voir par exemple Weg, 23.04.1948, p. 13.

^{38.} Voir les formules d'A. Roth et M. Frajman, « la stabilisation de l'impossible » (in : Das jüdische Berlin heute. Ein Wegweiser, Berlin, Quadriga, 1999, p. 201) et d'Olivier Guez, « l'impossible retour ». A. Kauders parle quant à lui de « patrie impossible » (Unmögliche Heimat, op. cit.).

Des tragédies variées

Les 3 ou 4 % de miraculés juifs constituaient un microgroupe de rescapés, le « *She'erit hapletah* » selon la formule issue de l'hébreu³⁹. Il faut se garder de l'image selon laquelle les seuls survivants étaient des rescapés des camps de concentration. En réalité, le tableau était bien plus complexe : en mai 1945, se côtoyaient à Berlin des Juifs mariés à des conjoints « aryens » ayant de ce fait échappé à la déportation, d'autres ayant survécu cachés et quelques survivants des camps, qui ne constituaient qu'une minorité. Plus tard sont arrivés d'autres rescapés (la plupart de Theresienstadt, entre mai et août 1945), ainsi que quelques « rémigrés » ayant fait le choix de revenir à Berlin, auxquels il faut ajouter enfin les « DP's », dont il sera question plus loin. Le diagramme suivant nous montre la répartition des survivants par catégories :



Composition du groupe des survivants en 1945⁴⁰.

^{39.} Elle désigne dans la Bible les Juifs qui ont échappé à la captivité durant l'exil babylonien (Voir le 2^e livre des Chroniques 30,6; le livre d'Esdras 9,13 ou encore de Néhémie 1,2. En français, ce terme est généralement traduit par « le reste sauvé », « ceux qui restent » ou « le reste que voici »). C'est un rabbin de l'armée américaine, Abraham Klausner, qui a donné ce titre aux premières listes de survivants parues en 1945. On le trouve parfois employé uniquement pour désigner les « DP's » juifs.

^{40.} Nous avons réalisé ce graphique en utilisant les chiffres donnés par M. Brenner, Nach dem Holocaust, op. cit., p. 63, E. Burgauer, Zwischen Erinnerung und Ver-

- On voit que la grande majorité était constituée de personnes d'origine juive ayant été épargnées grâce à leur conjoint « aryen ». Ici encore, on ne peut que constater l'impossibilité d'échapper à la terminologie nazie. On appelait ces unions « mariages mixtes », « privilégiés » (privilegierte Mischehen) si le conjoint « arven » et les enfants n'étaient pas membres d'une Communauté Juive⁴¹, « non-privilégiés » dans le cas contraire. Les premiers ne portaient pas l'étoile (Nichtsternträger), alors que les seconds (Sternträger), nettement moins nombreux à avoir survécu, y étaient contraints. On a pu avancer les chiffres de 1791 « Sternträger » et de 4147 « Nichtsternträger » 42, soient 5 938 personnes au total, ce qui correspondrait à 76 % des survivants juifs en mai 1945⁴³. En quelque sorte « protégés » par leur conjoint, ils n'ont pas été déportés, mais condamnés au travail forcé dans les usines encore en activité de la ville. C'est par exemple le cas de l'avocat Bernhard Baruch, qui prendra la direction du foyer pour enfants de Niederschönhausen à la mi-1945⁴⁴. Or, les personnes vivant en « mariages mixtes » ou issues de ceux-ci étaient indéniablement celles qui se sentaient le moins attachées à la religion juive et à ses traditions. Bien souvent, elles étaient coupées de toute pratique religieuse et vivaient dans un environnement « assimilé » depuis leur enfance. Désormais c'étaient donc elles qui représentaient l'écrasante majorité de la population juive à Berlin, et qui allaient devoir défendre la judéité : on comprend alors l'ampleur des problèmes identitaires qui allaient se poser à la communauté. Pour le journaliste E. Fontheim, il s'agissait d'une situation totalement « anormale »⁴⁵. Ce problème allait devenir un des enjeux majeurs des débats internes à la Communauté : en effet, comment considérer cette majorité ? Certes, il y avait

drängung, op. cit., p. 356, H. Maor, op. cit., p. 2, et U. Offenberg, « Die jüdische Gemeinde zu Berlin 1945-1953 », in: J. H. Schoeps (Ed.), Leben im Land der Täter, Juden im Nachkriegsdeutschland (1945-1952), Berlin, Jüdische Verlagsanstalt, 2001, p. 133.

^{41.} Si le couple n'avait pas d'enfants, il n'était considéré comme « mariage mixte privilégié » que lorsque la femme était juive. Si c'était l'homme qui était juif, le mariage avait alors le statut de « non-privilégié ».

^{42.} E. Burgauer, op. cit., p. 356.

^{43.} U. Offenberg parle seulement de 4121 juifs en situation de « mariage mixte » *in* : J. H. Schoeps (Ed.), *op. cit.*, p. 133.

^{44.} Voir Jüdisches Leben in Pankow, op. cit., p. 290.

^{45.} Weg, 5.07.1946.

des survivants juifs, mais la plupart d'entre eux étaient pour ainsi dire les « moins juifs » de tous et ils ne pouvaient jouer un rôle efficace dans la transmission des valeurs et des traditions, dont ils ignoraient tout.

- D'autres avaient survécu dans l'illégalité, généralement grâce à l'aide de personnes non-juives. On les appelait communément « sous-marins » (U-Boote) ou « clandestins » $(Untergrundler)^{46}$. Privés de cartes de rationnement et dépourvus de papiers, ces Juifs ont dû mettre en œuvre des précautions infinies pour « disparaître » officiellement de la surface de la ville. Ils ne doivent bien souvent leur survie qu'au courage de ceux qui les ont cachés : la comtesse de Maltzan par exemple est considérée comme une de ces « Justes »⁴⁷. À Berlin, le phénomène était facilité par l'existence des jardins ouvriers et des petites « colonies » où l'on pouvait vivre retiré. Hans Rosenthal par exemple, raconte dans son autobiographie⁴⁸ comment il a passé plusieurs années chez Frau Jauch, dans une pièce secrète de la petite maison de la colonie « Dreieinigkeit » à Lichtenberg. Cette vie confinée, avec l'interdiction absolue de sortir ou de bouger⁴⁹, était ponctuée par la frayeur des bombardements. Les « illégaux » étaient également menacés par d'autres Juifs, engagés par la Gestapo pour les débusquer⁵⁰. La banalité apparente de cette forme de survie a souvent engendré une grande incompréhension de la part de la communauté, pour laquelle il n'y avait là nul héroïsme visible. Ainsi, le jeune Fritz a du mal à comprendre le destin de ses parents juifs ayant survécu à Berlin dans l'illégalité : « être resté caché à Berlin, comme ça, tout bêtement », confie-t-il, désabusé par la banalité de cette stratégie⁵¹.

^{46.} Voir L. Gross, *The last Jews in Berlin*, traduction de C. Holfelder-v.d. Tann: *Versteckt*, *op. cit*.

^{47.} C'est une figure centrale de l'ouvrage de L. Gross précédemment cité.

^{48.} H. Rosenthal, Zwei Leben in Deutschland, Bergisch Gladbach, Lübbe, 1987, pp. 54 et suiv.

^{49.} Qui pouvait mener facilement à l'aliénation. Ainsi, Hans Hirschel, caché par sa compagne, mène une vie bien réglée, faite de petits travaux pour ne pas sombrer dans la folie. (Cette vie est qualifiée d'« enfer », *in* : L. Gross, *op. cit.*, p. 136).

^{50.} Ceux-ci ont joué un rôle très important dans la traque des Juifs cachés à Berlin. L.Gross rapporte que les deux plus efficaces d'entre eux, Stella Kübler et Rolf Isaaksohn, auraient à eux seuls provoqué l'arrestation de 2300 Juifs. *In*: L. Gross, *op. cit.*, p. 232.

^{51.} In: P. Sichrovsky, Naître coupable, naître victime, op. cit., p. 150.

1400 personnes auraient pu être sauvées ainsi, soit environ 18 % des survivants⁵².

- Enfin, une toute petite poignée d'entre eux revenait des camps de concentration. Certains avaient, d'une part, survécu à Auschwitz, puis enduré la « marche de la mort » et avaient réussi à regagner Berlin par leurs propres moyens, comme Heinz Galinski ou le futur chantre Estrongo Nachama. D'autre part, 463 personnes seraient rentrées de Theresienstadt dans les premiers jours qui ont suivi la libération⁵³. Au total, ils ne constituaient qu'environ 6 % des survivants en mai 1945. À partir de l'été 1945, il faut y ajouter quelque 1 200 rescapés des camps rapatriés par l'Armée rouge et accueillis pour la plupart à l'Hôpital juif de l'Iranische Straße. Ces « revenants » des camps de la mort ont tout de suite joui d'une sorte d'aura, liée au tatouage qu'ils avaient sur le bras. Il est d'ailleurs frappant de constater que la plupart des dirigeants des communautés juives d'Allemagne après 1945 étaient des survivants de camps, comme si ce vécu les plaçait ipso facto au sommet de la hiérarchie du « She'erit hapletah ». Toutefois, l'expérience concentrationnaire a souvent eu pour effet de les isoler des autres survivants, qui étaient incapables d'imaginer ce qu'ils avaient enduré.
- À ces différents groupes, il faut ajouter un très petit nombre de « rémigrés »⁵⁴, qui ne se sont jamais vraiment adaptés à leur terre d'accueil et ont décidé, malgré les réprobations des Juifs du monde entier, de rentrer dans leur ville-patrie. Leur retour s'est étalé sur plusieurs années, voire décennies, avec un pic atteint dans les années 1954-1959. On distingue ceux de la première heure, qui étaient surtout animés par des motifs politiques, ceux qui sont revenus pour bénéficier des réparations vers la fin des années 1950, et enfin ceux qui revenaient « au soir de leur vie » au pays de leurs origines⁵⁵. Leurs motivations

^{52.} Chiffre de E. Burgauer, op. cit. (1416 pour U.Offenberg, in: Leben im Land der Täter, op. cit., p. 133.)

^{53.} E. Burgauer, op. cit.

^{54.} Le terme « *Remigranten* » n'est pas encore consacré par l'usage dans la langue allemande, même s'il est employé fréquemment par des spécialistes. En revanche, on parle assez couramment de « *Remigration* ».

^{55.} Voir M. Krauss, *Heimkehr in ein fremdes Land*, Munich, Beck, 2001, au titre caractéristique, puisque Marita Krauss refuse l'idée d'un « retour » (*Rückkehr*) à proprement parler, tant les conditions avaient changé par rapport à la période d'avant l'émigration.

sont difficiles à identifier collectivement et relèvent souvent bien plus du hasard et des conditions matérielles que de décisions mûrement réfléchies et assumées. À Berlin en 1952, ils constituaient environ 11 % des membres de la Communauté Juive⁵⁶, pourcentage relativement élevé par rapport au reste de l'Allemagne, et qui s'explique surtout par le fait que les « rémigrés » privilégiaient les grandes villes dans le choix de leur destination, à moins que cela ne tienne aux liens particuliers qui unissaient les Juifs à cette ville⁵⁷. Mais les premières années après 1945 n'ont pas vu de phénomène de « rémigration » massive : en juillet 1947, à peine 62 personnes avaient réalisé leur projet de retour à Berlin⁵⁸. La seule arrivée collective notable est celle des 295 rapatriés de Shanghai en août 1947 : les conditions de vie dans cette partie du monde étaient si déplorables que la proportion des candidats au retour y était bien plus importante que dans les autres pays d'exil. Cependant, même à Shanghai, la pression qu'exerçaient sur eux les autres exilés était forte : Sonja Mühlberg rapporte les insultes quotidiennes qu'a dû subir sa famille durant les deux ans qui ont précédé son retour⁵⁹. Il faut noter que la « rémigration » juive est un phénomène très marginal par rapport à la « rémigration » politique : seuls 4 à 5 % des Juifs ayant quitté l'Allemagne y seraient revenus, contre 30 % des exilés politiques⁶⁰.

Le fait marquant est que ces différents groupes de survivants manifestaient peu de compréhension les uns pour les autres. Les « illégaux » se sont battus pour que leurs souffrances soient reconnues au même titre que celles des prisonniers des camps, tout comme les « rémigrés » de Shanghai pour faire valoir leurs droits⁶¹. Des dissensions très fortes existaient et chaque groupe de survivants défendait

^{56. 10,8 %} selon M. Brenner, *Nach dem Holocaust, op. cit.*, p. 91, c'est-à-dire environ 650 personnes.

^{57.} J.-M. Palmier, *op. cit.*, p. 188 : « Beaucoup de Juifs qui ont échappé à la mort, rescapés des camps de concentration, sont revenus vivre à Berlin. Souvent, en parlant avec eux, j'ai été surpris de leur amour pour cette ville ». Comme les survivants des camps évoqués par Palmier, il semble que beaucoup d'émigrés aient conservé dans leur lieu d'exil un sentiment d'attachement très fort à Berlin.

^{58.} M. Brenner, *op. cit.*, p. 87. (Source: « Verzeichnis der nach der Befreiung durch die Alliierten in Berlin befreiten Juden » Berlin, 1947.)

^{59.} A. Königseder et J. Wetzel, Lebensmut im Wartesaal. Die jüdischen Displaced Persons im Nachkriegsdeutschland, Francfort/Main, Fischer, 1994, p. 47.

^{60.} D'après M. Krauss, op. cit., p. 11.

^{61.} Le ghetto juif de Shanghai, Hongkew, n'a été reconnu comme tel qu'en 1956, ce

ses intérêts au sein d'organisations comme le « Comité de Theresiens-tadt » ou le « Groupe de Shanghai » créé en août 1950. Les différents morceaux de la mosaïque n'étaient donc pas soudés et étaient loin de constituer une unité : la « communauté de destin » était plus un mythe qu'une réalité. Le grand mérite de Galinski est sans aucun doute d'avoir su tenir compte des intérêts de tous les Juifs ayant survécu, de quelque manière que ce fût⁶².

Les étapes d'une renaissance

Dans ces conditions, sans même encore parler du conflit Est-Ouest, l'établissement d'une communauté juive unie était loin d'aller de soi. L'immédiat après-guerre se caractérise par la réunion très spontanée des rescapés juifs, animés par leur volonté de subsistance et la recherche de leurs proches, au milieu du chaos général. En mai 1945, plusieurs offices religieux ont lieu dans différents quartiers de Berlin: dès le 6 mai, un rabbin polonais venu avec l'Armée rouge rassemble une poignée de Juifs pour prier au numéro 158 de la Kantstraße⁶³. Le 11 mai, un vendredi soir, deux offices ont lieu pour célébrer le Shabbat : l'un à l'Hôpital juif et l'autre au cimetière de Weißensee sous la conduite de Martin Riesenburger. Mais qui avait alors la légitimité pour représenter les Juifs de Berlin? Seule une grande figure juive comme Leo Baeck aurait eu un pouvoir intégrateur assez fort pour mener à bien cette tâche. Sans coordination, les survivants se sont rassemblés autour des bâtiments appartenant jadis à celle-ci. Ouatre formations entrent alors en concurrence.

- À Charlottenburg, une simple cuisine est installée, où se rencontrent des Juifs à la recherche de leurs proches disparus. Un petit groupe autour de Carl Busch, Alexander Rothholz et Ernst Wolff se donne pour tâche de restaurer la synagogue de la Pestalozzistraße. Ils prennent le nom de « Communauté Juive de Berlin, Charlottenburg, Pestalozzistraße ».

qui a bloqué toute demande de réparation de la part des exilés avant cette date. Sur le monument commémoratif de la déportation situé dans la cour du centre communautaire de la Fasanenstraße, le nom de Shanghai n'est d'ailleurs apparu qu'en 1997.

^{62.} Weg, 14.03.1947, p. 11.

^{63.} D'après A. Nachama, « Erneuere unsere Tage ». Jüdisches aus Berlin, Berlin, Vienne, Philo, 2001, p. 68.

Ainsi, comme tous les Allemands, et à plus forte raison encore les Berlinois de l'Est et de l'Ouest, les Juifs se sont « habitués » à la situation totalement « contre nature » provoquée par la division. Inquiétante et étrange sans doute, cette adaptation aux circonstances les plus extraordinaires est pourtant le fait de la « vie » même. S'ils ont toléré cette situation, même après 1961, c'est simplement « parce qu'ils vivaient au quotidien et qu'au fond le mur n'était qu'une anomalie supplémentaire dans cette ville anormale » ; en d'autres termes, et aussi surprenant que cela puisse paraître, « on s'accoutumait au mur¹ ».

Toutefois, pour eux qui, dans la majorité des cas, ne pouvaient se résoudre sans conflit identitaire à vivre au « pays des meurtriers », la présence des alliés d'abord, puis l'existence de deux États allemands ont, dans une certaine mesure, semblé offrir des garanties de protection contre l'« Allemagne », associée à de douloureux souvenirs et dont la réunification n'était souhaitée que par quelques nostalgiques du rapprochement Est-Ouest comme A. Kantorowicz ou R. Schottlaender. Quoi qu'il en soit, séparés en deux entités institutionnelles distinctes dès 1953, les Juifs de Berlin ont vu leurs derniers contacts définitivement rompus avec la construction du Mur en 1961. Leur histoire se place ainsi sous le signe d'une double absurdité : la Shoah et la division du monde en deux, particulièrement palpable à Berlin. Pour les Juifs après 1945, ces deux problématiques étaient donc liées de manière intrinsèque : il s'agissait de (re)construire – autant que faire se pouvait – dans la division.

Nous avons vu qu'il était bien imprudent de prétendre apporter une réponse définitive à la question de la rupture ou de la continuité. Autant au niveau juridique qu'au niveau démographique ou encore culturel, on ne peut affirmer résolument que les Juifs à Berlin après

^{1.} A.-M. Le Gloannec, Un mur à Berlin, op. cit., p. 118.

1945 ont simplement poursuivi la tradition de la Communauté Juive d'avant-guerre, mais il est également exclu de parler de renouveau complet ou de création *ex nihilo*. Pour reprendre la métaphore mise en scène par D. Libeskind au cœur même de l'architecture du Musée juif de Berlin, l'articulation entre les affres de la Shoah et les siècles d'histoire juive à Berlin ne saurait être figurée que par un escalier étroit et pénible à gravir, signe d'une fragile liaison malgré l'immensité du désastre : en d'autres termes, la continuité n'est pas évidente, mais la rupture ne saurait être totale.

D'autre part, l'étude de ce groupe social aux contours flous, extrêmement hétérogène et de surcroît divisé de manière artificielle, peut finalement être considérée comme une tentative de contribution à une « histoire des identités ambiguës » pour reprendre la formule de J. Ehrenfreund². Ambiguës, les identités juives berlinoises après 1945 le sont à plus d'un titre. Ce « reste » de survivants se compose en effet de personnes issues d'horizons très divers (de par leur nationalité, leur rapport à la religion, leur expérience de la Shoah), dont la seule judéité n'est pas, nous l'avons vu, un critère suffisant pour pouvoir parler d'un groupe cohérent. Et pourtant, quel que soit leur vécu, les Juifs à Berlin après la Shoah ont bel et bien vécu, et nous avons voulu rendre compte de cette réalité de la manière la plus pragmatique qui soit en nous intéressant à différents aspects de leur vie. Contrairement à ce que beaucoup pensaient, la Communauté Juive de Berlin n'était pas en train de vivre ses derniers jours en 1945, même si de profonds bouleversements ont affecté l'identité juive à cette époque. On voit ainsi que l'histoire des Juifs ne se limite pas à l'exil et à l'extermination : elle a des prolongements après 1945, et ce même en Allemagne, et même à Berlin. Ce travail constitue une preuve de plus, s'il en fallait, du « droit » des Juifs à « l'existence » sur le sol allemand, pour reprendre les propos de H. van Dam en 1953³.

Pour réaliser cette étude, nous avons tenté de dépasser la dichotomie observée dans la recherche entre l'histoire des Juifs en RFA et l'histoire, découverte plus récemment, des Juifs en RDA. Ainsi, nous avons tenté de prendre en considération le contexte allemand dans son ensemble, en poursuivant les réflexions de J. Illichmann, mais surtout

^{2.} Mémoire juive et nationalité allemande, op. cit., p. 1.

^{3.} AG, 25.09.1953, p. 1.

de S. Tauchert, dans le cas spécifique de Berlin. Nous espérons ainsi avoir commencé à combler une lacune invraisemblable de la recherche, que soulignait déjà W. Wippermann en 1992 :

Ce qui est véritablement impardonnable, c'est que jusqu'à présent, il n'a été entrepris aucune étude d'envergure sur l'histoire de la Communauté Juive berlinoise⁴.

Pourtant, de nombreuses études se sont intéressées à la Communauté Juive de Berlin après 1945, mais toujours en intégrant leurs résultats soit dans le récit des Juifs en RFA, soit dans celui des Juifs en RDA sans voir les liens, réputés trop ténus, entre les deux.

À l'issue de notre réflexion, les apports d'une histoire « intégrée » nous paraissent indéniables. On a pu constater que ces deux récits n'étaient pas de simples parallèles destinées à ne jamais se rencontrer, mais qu'ils présentaient de nombreuses imbrications et intersections, même si celles-ci s'inscrivent dans un rapport d'asymétrie fondamental, l'Ouest influençant visiblement plus l'Est que la réciproque. Cette approche a mobilisé quatre démarches essentielles : la comparaison (à travers la recherche systématique de ressemblances et de différences), l'analyse évolutive en termes de parallèles, l'étude des relations de coopération et de concurrence, et enfin l'influence des transferts, généralement plus nombreux dans le sens Ouest-Est que dans le sens inverse, avec quelques exceptions notables tout de même.

Sans doute cette démarche est-elle appropriée parce que, d'une part, les Juifs de RDA constituent un objet de recherche déjà massivement « historicisé » : il s'agit en effet d'un thème tellement restreint qu'aujourd'hui, à l'issue de la vague de publications sur le sujet au tournant des années 1990-2000, il est désormais bien connu, et on ne risque pas d'ignorer leurs spécificités. Par ailleurs, plus que tout autre groupe de population, les Juifs sont concernés au premier chef par le rapport de chacune des deux Allemagnes à son passé national-socialiste, angle d'approche essentiel et qui n'a sans doute pas fini d'être exploité. Cependant, les limites d'une telle démarche se posent naturellement en termes d'équilibres : n'aurait-il pas été plus judicieux de comparer deux Communautés Juives de taille similaire dans les deux

^{4.} In: Berlin capitale, op. cit., p. 164.

Allemagnes ? Il semble qu'on aurait alors perdu ce qui fait la spécificité de Berlin : une zone-test et à ce titre sans doute un des meilleurs champs d'expérimentation de l'« histoire intégrée ». En effet, tous les phénomènes de passage que nous avons mis en lumière, notamment sur les plans religieux et culturels, y étaient particulièrement développés et cet apport compense, à notre sens, la différence de taille entre les deux objets mis en relation, qui est d'ailleurs très révélatrice du statut des Juifs dans les deux États.

Nous nous sommes efforcé de penser cette histoire non pas à partir de sa fin, mais à partir de ses origines : ainsi, nous avons considéré les deux « chemins » pris par les Juifs après 1953, voire plus tôt pour certains, comme deux voies tout aussi légitimes l'une que l'autre, en analysant en détail les motivations qui avaient pu jouer en faveur de l'Est ou de l'Ouest. Ce faisant, on est parti du principe que la RDA ne se réduisait pas à ses structures autoritaires, mais que la réalité vécue par les citoyens pouvait être tout autre. Cela souligne la nécessité d'une approche socioculturelle qui ne se focalise pas uniquement sur l'opposition entre deux régimes politiques. Bien sûr, nous n'avons pas voulu « gommer » la différence de nature entre démocratie et dictature, ce qui ressort essentiellement du quatrième chapitre, mais nous avons voulu adopter une vision globale, la seule susceptible de mettre en valeur un socle de valeurs et de préoccupations commun aux Juifs de Berlin-Ouest et de Berlin-Est. Il est à souhaiter que cette démarche, qui semble intéresser de plus en plus de chercheurs, conduise à d'autres études dans les années à venir. Ce serait sans doute une issue au problème de la « situation insulaire » de la recherche actuelle sur la RDA.

Pour mettre en œuvre cette démarche comparative et croisée, nous nous sommes appuyé sur des sources de l'Est et de l'Ouest, qui là encore, présentaient un profond déséquilibre. Mais d'une certaine manière, la complémentarité entre les différents types de sources a permis d'en déjouer les effets : ainsi, la forte disparité entre les archives de la Communauté Juive de Berlin-Ouest et celles de Berlin-Est, bien plus conséquentes, a pu être compensée par l'abondance de l'Allgemeine en détails quotidiens par rapport au Bulletin, plus « avare » d'informations. D'autre part, le fait que les journaux pouvaient refléter (mais aussi construire) uniquement le point de vue des dirigeants a pu être neutralisé par l'analyse des récits de vie qui redonnent la parole

aux plus humbles, même s'il faut se garder de considérer ces derniers comme étant représentatifs de l'ensemble de la population étudiée.

Le travail sur ces différents types de sources, abordées dans une logique de complémentarité, nous a ouvert des perspectives, puisque nous sommes passé de la vision interne des Communauté Juive de Berlin avec les archives, aux publication juives à destination d'un public essentiellement juif, mais pas seulement; enfin, avec les récits de vie et la littérature, nous avons eu accès à une tranche de vie de ceux qui se situaient en marge des institutions et ne participaient à la communauté juive qu'en tant que communauté « imaginaire ». Ouvrir l'étude aux témoignages des « humbles » nous paraît *a posteriori* extrêmement nécessaire, tant la vie des Juifs et la représentation de celle-ci dans les archives et surtout dans les bulletins communautaires diffèrent. En effet, nous avons pu constater à plusieurs reprises que les problèmes les plus importants n'y étaient pas thématisés ou très peu.

En corrélation avec cet élargissement des sources, nous avons proposé une définition très ouverte des « Juifs », partant du principe que ceux-ci ne constituaient pas qu'une communauté religieuse, mais aussi une « communauté de destin » et de culture. Cette extension s'est révélée nécessaire pour rendre justice à toutes les personnes stigmatisées en raison de leurs origines juives ou attachées d'une manière ou d'une autre à la culture judéo-allemande. Certes, ce choix pose problème puisque des pans entiers de ce travail restent largement dépendants de la Communauté Juive en tant qu'institution. En effet, il fallait bien présenter des statistiques pour donner une idée des contours du groupe dont il était question. Or, comme nous l'avons vu, celles-ci ne sont réalisables qu'à partir du nombre de Juifs membres des Communautés. De même, il était inévitable de présenter la vie interne, le fonctionnement des institutions et les conflits au sein de la Communauté elle-même. Tout cela nous a donné une image relativement précise du noyau des Juifs à Berlin et nous avons toujours eu soin de montrer comment les Juifs « non-organisés » se positionnaient par rapport à celui-ci, notamment en analysant les profondes ruptures entre les Communautés et leur base. Enfin, c'est également en fonction de l'histoire des institutions que nous avons déterminé la césure de 1953, qui nous semblait permettre la présentation la plus claire des faits.

Mais la césure de 1953 se justifie également par d'autres facteurs : le problème des « DP's », qui ne constitue qu'un épisode de l'après-guerre, la décision prise par la communauté juive de s'implanter durablement sur le sol allemand et le renoncement à la « liquidation », qui s'impose à partir de cette date, et surtout la mort de Staline, qui marque une ère nouvelle pour les Juifs dans les pays du Bloc soviétique après « l'année noire ». D'autre part, en RFA, 1953 est l'année de l'entrée en vigueur de la Loi sur l'indemnisation des victimes juives, qui modifie résolument les conditions de vie des Juifs. Ainsi, nous avons choisi de consacrer le premier chapitre à un bilan d'après-guerre et à la renaissance de la Communauté Juive de Berlin jusqu'à sa division. Il était en effet indispensable de rappeler l'ampleur de la destruction de la communauté et la situation d'urgence caractéristique des premières années. Nous avons montré comment les Juifs ont été les victimes, souvent malgré eux, de l'évolution politique à Berlin, malgré leur engagement apparent pour l'unité et la neutralité.

Dans les chapitres suivants, consacrées à quatre aspects essentiels de la vie juive à Berlin, nous avons remarqué que le fait de vivre à Berlin-Est ou à Berlin-Ouest a profondément influencé la manière dont était perçue l'identité juive, et même l'articulation entre judéité et germanité. Les nouvelles identités juives-allemandes se sont formées en interaction dynamique entre Est et Ouest et entre les différents modèles sociaux d'intégration proposés par la RDA et la RFA.

Ainsi, au niveau démographique, on a pu observer un net déséquilibre entre Berlin-Est et Berlin-Ouest, qui est allé croissant jusqu'en 1990. Le « climat » qui régnait dans chacun des deux régimes n'y est bien sûr pas étranger, le facteur le plus déterminant pour l'évolution démographique restant bien sûr l'immigration vers Berlin-Ouest, source de rajeunissement, mais également cause d'hétérogénéité de la population. Il est intéressant de constater que malgré ces fortes divergences, les deux Communautés ont été animées par des préoccupations similaires, au premier rang desquelles l'angoisse de l'extinction et l'obsession de la survie. Mais nous avons pu mettre en lumière également des convergences au sujet du rôle des femmes dans la communauté ou du conflit de générations. Sur le plan social, il est plus difficile d'établir une comparaison en raison du manque d'informations dont nous disposons pour l'Est, mais on peut retenir que dans les deux Berlin, les Juifs engagés dans la vie active étaient plutôt en minorité.

Après avoir donné une image plus précise du groupe de population étudié, nous nous sommes employé à dégager un portrait des lieux et institutions juifs dans le Berlin divisé. Il en ressort que, malgré un avantage considérable de l'Est, éminemment mieux doté sur le plan « historique » et « symbolique », cet héritage n'a pas été suffisamment mis en valeur. La vie juive s'est développée de façon beaucoup plus intense à l'Ouest, créant une vie autour du pôle d'activité encore visible aujourd'hui de la Fasanenstraße. On retrouve ainsi au niveau des Communautés Juives le contraste relevé par Heiner Müller entre le triste et le délabré à l'Est et le pimpant et l'astiqué à l'Ouest. Au niveau des relations entre les Juifs de Berlin-Est et de Berlin-Ouest, on pourrait dire finalement qu'ils étaient plus des « frères », empreints d'un rapport fondé sur la raison et la conscience d'une origine commune, que des « amis » unis par l'adversité. Quoi qu'il en soit, il est indéniable qu'ils n'ont pas mis en œuvre tous les moyens possibles pour maintenir les contacts. Mais si la solidarité n'était pas toujours présente, il faut tout de même rendre hommage au dévouement des « passeurs » comme Estrongo Nachama. Le fait commun marquant est la rupture entre les Communautés et leur base et la recherche d'identités juives alternatives dans les deux Berlin, qui passe par des questionnements semblables sur leurs racines. Dans les deux cas, les Communautés se sont voulues homogènes, elles ont refusé la pluralité sous prétexte d'être « unitaires ». Vingt ans plus tard, la réunification accomplie, ce reproche est toujours d'actualité...

Cette étude très locale a été suivie par un chapitre plus macrohistorique. Il était en effet nécessaire de s'interroger sur le statut des Juifs dans chacun des deux États allemands, et ce aussi bien au niveau des textes officiels que du ressenti des individus. Celui-ci oscille indéniablement entre intégration et marginalisation. À l'Ouest comme à l'Est, on a pu noter une indéniable amélioration des relations entre les Juifs et la société qui les entoure. Parallèlement, les Juifs ont été instrumentalisés pour des besoins idéologiques : ils constituaient en effet une caution morale essentielle dans la quête de légitimité des deux États allemands, si bien que la politique a bien souvent pris le pas sur le lien historique, culturel et social. Mais là encore, l'instrumentalisation n'a bien sûr jamais atteint le même niveau en RFA qu'en RDA.

Enfin, le chapitre consacré aux aspects culturels de la vie juive dans les deux Berlin a surtout été centré sur des Juifs qui n'étaient

pas membres des Communautés. Après avoir rappelé les conséquences de la destruction nazie sur le plan culturel, nous avons élaboré une comparaison des systèmes de références culturelles des deux Communautés, qui présentent indéniablement des similitudes, même si ces références sont parfois « idéologisées ». Puis nous nous sommes intéressés aux créateurs de culture eux-mêmes, en tentant de synthétiser leurs apports à la société en une sorte de typologie, qui mériterait sans doute d'être approfondie dans de futures études. C'est un paradoxe, mais la tradition de la culture juive-allemande semble avoir été préservée après 1945 par les moins religieux de tous⁵. Certaines thèses ont pu nous inviter à penser que sur le plan culturel, l'Est prenait sa revanche sur l'Ouest avec un nombre considérable d'auteurs et d'artistes d'origine juive. Mais nous avons vu que leur créativité ne s'exerçait pas sans entraves et que l'Ouest possédait aussi ses atouts. Reste sans doute à redéfinir le lien entre judéité et dissidence qui est apparu à plusieurs reprises dans les deux derniers chapitres. Pour conclure, on semble assister à Berlin dans la période 1945-1990 à la naissance, encore embryonnaire, d'une « autre » culture juive en Allemagne : une « tradition » réinventée, dont les germes ont été semés durant les années de division et qui parviennent seulement aujourd'hui à maturité

En définitive, les identités juives de l'Est et de l'Ouest étaient donc bien marquées. Mais il semble qu'au-delà de l'anecdote, on ne puisse aller véritablement jusqu'à parler de nouveaux « Juifs de l'Est » et « Juifs de l'Ouest » si différents que l'étaient les habitants du *shtetl* et les Juifs-allemands. La division n'a sans doute pas suffi à effacer leur sentiment d'appartenance commune, lié surtout à la Shoah. Pour reprendre l'idée de démarcation présente chez Sh. Volkov, ce sont plutôt les « Juifs russes » arrivés massivement à Berlin en 1990, voire dès les années 1970 à l'Ouest, qui auraient poussé les Juifs d'Allemagne après 1945 à se redéfinir. Ces questions identitaires s'inscrivent en effet dans des processus à long terme et sans doute l'« épisode » de la RDA fut-il trop court et trop proche de la Shoah pour avoir créé véritablement de nouveaux « Juifs de l'Est » et « Juifs de l'Ouest ». On touche de nouveau ici à une question extrêmement difficile : faut-il considérer la RDA comme un « épisode » ou une « époque » à part

^{5.} Ce qui était d'ailleurs déjà le cas sous la République de Weimar.

entière de l'histoire allemande⁶ ? Il n'est pas anodin que ce soit justement un écrivain est-allemand d'origine juive, Stefan Heym, qui formule son inquiétude de voir la RDA devenir une « note de bas de page » de l'histoire, finalement engloutie dans le récit des « vainqueurs » occidentaux. C'est encore une raison pour laquelle l'approche de l'histoire « intégrée » se justifie à nos yeux.

La spécificité de cette période est bien marquée par la forte césure de 1990. Il faut dire que la Communauté Juive de Berlin, comme toutes les communautés juives allemandes, a été soumise à des bouleversements d'une ampleur difficilement imaginable depuis la réunification et la dissolution de l'Union soviétique. Ce sont d'abord les équilibres démographiques qui se sont totalement inversés en à peine une décennie. Les chiffres sont très éloquents : entre 1989 et 1998, environ 45 000 Juifs originaires d'ex-URSS sont arrivés en Allemagne, RFA ou ex-RDA, alors que le nombre de Juifs en Allemagne (de l'Ouest et de l'Est réunis) n'avait jamais dépassé 30 000 jusqu'en 1989. À ces 45 000 immigrants juifs s'ajoute le chiffre à peu près égal des membres de leur famille non-juifs⁷. Face à cette petite centaine de milliers de personnes, on comprend que les infrastructures des Communautés Juives, si chétives comme on l'a vu, se soient trouvées totalement débordées.

Mais plus qu'une question de structures, c'est encore une fois une question de fond, de définition, qui se pose avec l'arrivée de ces « nouveaux » Juifs. La définition soviétique de l'identité juive pose en effet un dilemme encore inédit par rapport à tous les problèmes déjà soulevés dans la période post-national-socialiste. Pour l'URSS, le terme « Juif » désignait une nationalité et non une religion : ainsi, on ne pouvait pas être à la fois russe et juif. Le judaïsme étant considéré comme une nationalité, un seul parent juif importait, que ce soit la mère ou le père, contrairement à la *Halakha* : de fait, beaucoup d'enfants nés en URSS de pères juifs ont littéralement découvert en arrivant en Allemagne qu'ils n'étaient pas de « vrais » juifs au sens halakhique. À cela s'ajoute un autre facteur de taille : la plupart des Juifs russes arrivant en Allemagne étaient presque totalement « déju-

^{6.} Voir P. Bender, Episode oder Epoche? Zur Geschichte des geteilten Deutschland, Munich. DTV, 1996.

^{7.} Ces chiffres sont toutefois extrêmement difficiles à établir.

daïsés », c'est-à-dire qu'ils avaient perdu tout contact avec la religion, mais aussi avec les traditions du judaïsme. Leur vie durant, ils avaient été catégorisés et marginalisés comme « Juifs », alors que le contenu de ce vocable leur échappait. Une fois arrivés en Allemagne, ils quittaient bien souvent tout simplement la communauté religieuse, car ils ne se sentaient rien en commun avec elle.

Les efforts d'intégration réalisés ont été énormes, même s'ils laissent l'impression d'une communauté juive encore totalement déchirée. De fait, le conflit entre les « nouveaux » et les « établis » a provoqué d'interminables remous dans les deux dernières décennies. À cet égard, Berlin est certainement la communauté d'Allemagne où les conflits ont atteint des sommets, si bien que de nombreuses personnes sont purement et simplement écœurées par la Communauté Juive en tant qu'institution. Nombreux sont les « anciens » qui tirent la sonnette d'alarme en disant que la Communauté Juive risque de ne devenir qu'une instance sociale. D'un autre côté, les immigrés sont souvent des gens très cultivés et qualifiés et la non-reconnaissance de leurs qualifications en Allemagne entraîne chez eux une profonde frustration. Ainsi Sergey Lagodinski dénonce le manque d'efforts de la part des Communautés Juives allemandes en faveur de l'intégration des nouveaux arrivants. Pour lui, il n'y a aucun problème à ce qu'on ne parle pas allemand dans les instances dirigeantes des Communautés Juives, une position difficilement acceptable pour les « établis ». Mais il faut reconnaître que l'accueil des immigrés juifs en Allemagne s'est effectué sur fond de malentendu : on a attendu d'eux qu'ils revivifient la vie religieuse et insufflent un nouveau dynamisme à la communauté vieillissante, ignorant totalement qu'ils étaient sécularisés et qu'on leur demandait l'impossible.

Du reste, peut-on encore même parler d'intégration lorsque le nombre de personnes à « intégrer » est largement supérieur à la communauté d'accueil ? Il est certain que cette situation est extrêmement génératrice de conflits : ainsi, on dénonce çà et là le fait que les Communautés Juives en Allemagne soient en train de devenir des « associations culturelles russes » ou encore que les immigrés russes ne fassent aucun effort pour s'adapter et restent entre eux. La plupart des institutions officielles juives ont été contraintes d'adopter les deux langues, allemand et russe : la publication de la Communauté Juive de Berlin, *Jüdisches Berlin*, est devenue totalement bilingue. Et il suffit de se rendre une fois à la bibliothèque de la Fasanenstraße ou

dans n'importe quelle institution juive de la ville pour se rendre compte à quel point la vie juive à Berlin s'est « russifiée ».

Par ailleurs, il faut bien voir que les Juifs « russes » ne disposent pas du tout des mêmes schémas narratifs que les Juifs allemands : leur identité est beaucoup moins déterminée par la Shoah. Ils semblent par exemple moins enclins à commémorer le 9 novembre, date qui ne signifie rien pour eux, que le 9 mai, date officielle de la « libération » en ex-URSS. On rapporte parfois même que les immigrés russes ne connaissaient pas le terme « Holocauste » et étaient incapables de le prononcer correctement.

Une autre différence de taille apparaît avec la période 1945-1990 : le refus d'une identité prédéfinie uniquement par la Shoah. On ne se pose plus la question « pourquoi » vivre en Allemagne, mais « comment ». La « symbiose négative » n'a plus lieu d'être, ou alors chez une toute petite minorité. La présence juive en Allemagne est désormais assumée. On admet même que l'Allemagne puisse devenir une sorte de terre promise. Ainsi, en 2002, l'Allemagne a dépassé Israël en nombre d'immigrés originaires d'ex-URSS. Lorsqu'on interroge aujourd'hui les immigrés sur leur choix de l'Allemagne, ils répondent de façon très pragmatique qu'aucun émigré n'est encore revenu d'Allemagne, ce qui n'est pas le cas d'Israël.

Malgré son importance déterminante, l'influence russe n'est pas la seule à laquelle s'est vue exposée la Communauté Juive de Berlin depuis 1990 : l'influence juive américaine et israélienne y a également la part belle. Parmi les exilés juifs-allemands en Israël, nombreux sont en effet ceux de la troisième génération à tenter « l'impossible retour⁸ », devenu possible, à Berlin. Quant à la présence juive américaine à Berlin, on la constate à travers de nombreuses institutions comme l'*American Jewish Committee*, le Touro-College ou encore les archives de l'Institut Leo Baeck hébergées au Musée Juif. Nous avons donc affaire à une population extrêmement complexe, composée aussi bien de Juifs « allemands » que russes, américains ou israéliens.

Parallèlement à ces évolutions considérables, la fascination du grand public pour Berlin et en particulier pour les Juifs à Berlin ne cesse de croître depuis les années 1990, entretenue par les nombreuses controverses autour de la politique mémorielle de la nouvelle capitale,

^{8.} O. Guez, op. cit.

comme on l'a vu avec la construction du Mémorial pour les Juifs assassinés d'Europe. Il suffit de considérer la pléthore d'ouvrages sur le sujet qui remplissent les rayonnages des musées et magasins de souvenirs à Berlin, entretenant le mythe d'une renaissance culturelle juive. Il semble cependant qu'il faille se garder des excès : on est loin d'atteindre le rayonnement d'avant 1933 : les Juifs présents à Berlin aujourd'hui font pâle figure à côté des 160 000 que comptait la communauté à l'époque, même si leur dynamisme, en particulier sur le plan culturel, est indéniable.

La Communauté Juive de Berlin compte aujourd'hui environ 12 000 personnes, alors qu'il existe 107 communautés juives en Allemagne, regroupant environ 105 000 Juifs. En dépit des bouleversements récents, elle a toujours le statut de « communauté unitaire », un statut considéré par beaucoup comme obsolète. Néanmoins, les signes du développement d'une pluralité religieuse ne manquent pas, en particulier à Berlin : des groupes d'orientation libérale se forment et on n'hésite plus à employer des femmes rabbins. Ainsi, la Communauté est très fière de sa femme rabbin, Gesa Ederberg, reconnue officiellement par l'institution en 2007. Le problème du manque de rabbins semble également se résorber lentement : la première promotion du *Abraham-Geiger-Kolleg* de Potsdam a vu le jour en 2006 – il s'agit des premiers rabbins formés en Allemagne depuis 1933. Du côté orthodoxe, le renouveau apparaît également à travers la communauté *Chabad Lubavitch*, ou encore la fondation Ronald Lauder.

On le voit, ces mutations constituent un sujet à part entière et rares sont encore les chercheurs qui se sont aventurés sur ce terrain. Nous souhaitons, pour conclure, mentionner les travaux de Sophie Zimmer portant sur les identités juives à Berlin depuis 1989, de la « symbiose négative » aux « nouveaux Juifs », dans lesquels elle met l'accent sur l'extraordinaire diversité des expressions culturelles, littéraires et religieuses des identités juives depuis la réunification allemande⁹. Il semble bien qu'une nouvelle communauté juive – qui n'est définitivement plus celle de Leo Baeck – soit en cours d'élaboration et Berlin apparaît comme le laboratoire de ces évolutions.

Enfin, à l'échelle européenne, il n'est pas non plus banal de

^{9.} Thèse en cours à l'université de la Sorbonne – Paris IV, en co-tutelle avec l'université de Potsdam, sous la direction de D. Bechtel et Ch. Schulte.

constater le retour actuel de Berlin sur la carte des grands centres juifs d'Europe : la ville apparaît au moins depuis les années 2000 comme un nouvel espace judaïsant en Europe, à la fois consommateur et producteur de culture juive. C'est donc que la (re)construction entamée dès l'après-1945 a porté ses fruits : la « renaissance juive » observée de nos jours à Berlin a bien eu sa préhistoire et n'a pas eu lieu comme par enchantement avec l'arrivée des immigrés russes en 1990. Il n'était pas inutile de rappeler ses prémices afin de relativiser cette opinion reçue. D'autre part, du point de vue des relations Est-Ouest, Berlin symbolise bien « en miniature » une transformation fondamentale qui s'opère en Europe après 1945 : pour la première fois depuis le Moyen Âge, l'Europe occidentale compte plus de Juifs que l'Europe orientale. Cette situation tout à fait inédite n'est pas sans incidence sur les équilibres de la population juive dans le monde. On voit donc une fois de plus que Berlin peut être considéré comme un sismographe de phénomènes d'ampleur européenne : bref, il y aurait encore beaucoup à dire - « on n'a jamais fini d'écrire sur Berlin¹⁰...

^{10.} B. Grésillon, Berlin. Métropole culturelle, op. cit., p. 139.

Retrouvez tous les ouvrages de CNRS Éditions sur notre site

www.cnrseditions.fr